



HAL
open science

De l'occultation à la visibilité: construction identitaire et institution d'une langue en Thrace occidentale

Petros Diatsentos

► **To cite this version:**

Petros Diatsentos. De l'occultation à la visibilité: construction identitaire et institution d'une langue en Thrace occidentale. Ksenija Djordjevic Léonard. Les minorités invisibles: diversité et complexité (ethno)sociolinguistiques, Michel Houdiard Editeur, 2014, 978-2356921154. hal-02933505

HAL Id: hal-02933505

<https://hal.science/hal-02933505>

Submitted on 27 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'occultation à la visibilité: construction identitaire et institution d'une langue en Thrace occidentale

1. Introduction

La problématique que j'exposerai dans le présent article s'est cristallisée suite à un ensemble de questions que je me suis posées concernant certains faits relativement récents. Que pouvons-nous, en effet, apprendre en feuilletant les dictionnaires de pomaque, une langue balkanique à diffusion restreinte, à peine connue jusqu'à dans les années 1990? Que représentent-ils les premiers dictionnaires ou manuels de grammaire d'une variété à tradition orale jusqu'alors? Que signifie la multiplication soudaine de travaux, amateurs ou scientifiques, portant sur une langue minoritaire de la Grèce actuelle? Certes, je n'ai pas l'intention de traiter de sujets aussi larges ou d'apporter de réponses définitives dans le cadre d'une contribution qui devrait rester succincte. En revanche, mon premier objectif est d'exposer un problème, de soulever certaines questions, de formuler des hypothèses et d'apporter un début de réponses. Ainsi, dans le cadre de cet article je me propose d'exposer, dans ses grandes lignes, le début de la grammatisation du pomaque, ainsi que la construction d'une connaissance commune, socialement élaborée, portant sur le présent et le passé de cette langue. La grammatisation et l'attribution d'une dimension idéologique essentielle à cette langue me semblent deux processus qui contribuent à la démarcation identitaire et mettent au devant de la scène un groupe ethnolinguistique qui est resté pendant plusieurs décennies à l'ombreⁱ.

2. Morphologie et histoire du groupe

Situés à la région frontalière de la Thrace occidentale (Nord-Est de la Grèce), les Pomaques sont un groupe minoritaire de religion musulmane, qui parle une langue appartenant à la famille du bulgare-macédonien. Ils constituent l'un des trois groupes d'un ensemble reconnu, en 1923, par l'État grec comme une « minorité musulmane ». Les Pomaques seraient des populations qui avaient fait partie de l'aire culturelle bulgare-macédonienne orthodoxe avant de se convertir à l'islam, progressivement, entre le XVe et le XVIIIe siècles.

Il s'agit d'une population majoritairement rurale, dont l'habitat est situé à la zone frontalière gréco-bulgare des montagnes des Rhodopes. Malgré l'absence de statistiques officielles, les différentes publications sur les Pomaques avancent des chiffres qui vont de 15.000 à 30.000 personnesⁱⁱ. Des populations pomaques sont aussi présentes du côté bulgare ainsi qu'en Thrace orientale turqueⁱⁱⁱ, et elles forment un continuum allant approximativement de Xanthi (Grèce) et de Smolyan (Bulgarie) jusqu'aux alentours de la ville d'Edirne en Turquie.

La présence pomaque dans l'État grec est liée à la recomposition démographique effectuée pendant et après les guerres qui ont secoué les Balkans entre 1912 et 1922. Le traité de Lausanne (1923), qui mit fin à la guerre gréco-turque, prévoyait entre autres l'échange de populations « non nationales » entre les deux pays: les musulmans de Grèce furent obligés de partir vers la Turquie, tandis que les orthodoxes de la Turquie durent aller en Grèce. Notons que ni les orthodoxes d'Istanbul et des deux îles à l'embouchure des Détroits (Imvros, Tenedos), ni les musulmans de Thrace occidentale ne furent pas concernés par cet échange. Ces migrations forcées, qui raisonnent en termes de communautés religieuses, s'inscrivent dans la tradition pré-nationale du système ottoman. L'ensemble religieux qui est reconnu officiellement par l'État grec comme une minorité musulmane est composé majoritairement de turcophones. Les pomacophones sont le deuxième groupe le plus important, suivi par une

communauté Rom moins importante du point de vue démographique.

Dans sa marche vers la modernité, notamment après la Seconde Guerre mondiale, la partie turque de la minorité met de plus en plus en avant sa turcité et relègue au second plan la dimension religieuse. On assiste alors à un processus de nationalisation d'une minorité religieuse. Les protagonistes de ce processus sont les élites turcophones qui, après 1950, se définissent de plus en plus comme Turcs. Pour leur part, les Pomaques restent pendant longtemps un groupe à peine perceptible. Deux facteurs contribuent à créer une situation « d'invisibilité ». Tout d'abord, il s'agit de choix identitaires de la part de ce groupe, et ensuite d'une volonté d'occultation qui vient « de l'extérieur », c'est-à-dire du côté des institutions étatiques. Ainsi, l'invisibilité se traduit-elle par une volonté de se dissimuler ou de s'assimiler au sein du groupe majoritaire de la minorité musulmane, un groupe qui se considère de plus en plus comme turc. Cette attitude constitue pour les Pomaques une stratégie d'intégration et d'ascension sociale pendant plusieurs décennies. Ce phénomène est également lié aux pratiques de l'État grec qui, après la Seconde Guerre mondiale, met en avant le caractère turc de la minorité^{iv}. Étant considérés comme une « minorité ethnolinguistique dangereuse », les Pomaques sont occultés par les institutions et assimilés aux Turcs^v. En effet, la parenté linguistique avec le bulgare et l'affiliation ethnique qu'elle pourrait impliquer furent jusqu'à la Seconde Guerre mondiale les appuis idéologiques pour les revendications bulgares dans la région. Ainsi, en raison du contexte de la guerre froide, et dans le cadre d'une idéologie ultranationaliste et autoritaire en Grèce, la Bulgarie représentait pour l'État une double menace: menace slave et danger communiste tout à la fois. Les Pomaques ont en réalité constitué « une minorité dans la minorité » qui a subi une double exclusion: d'abord, en tant que fraction de la minorité musulmane et ensuite, en tant que « minorité ethnolinguistique dangereuse »^{vi}. En outre, la minorité était prise en tenaille entre les pressions des autorités grecques et celles du consulat turc qui veillait à la « loyauté nationale » des minoritaires.

A partir des années 1990, nous assistons à la fois au changement de politique de l'État grec (Aarbakke, 2000 : 547-576) et au contact croissant des Pomaques avec le monde extérieur. Le désenclavement des communautés rurales^{vii} les a confrontés à la question de la définition de leur identité par rapport au monde « extérieur ». D'autre part, l'État a aboli progressivement un dispositif législatif qui avait maintenu la ségrégation vis-à-vis des musulmans, après la Seconde Guerre mondiale. Après la chute de la dictature, et notamment dans les années 1980, le discours officiel met de nouveau l'accent sur le caractère musulman de la minorité. Or, le nouvel élément dans la politique de l'État est la distinction explicite des trois groupes ethnolinguistiques, au sein de la minorité: Turcs, Pomaques et Roms. Le décroisement des années 1990 et le changement de politique entraînent une visibilité croissante, ce qui se manifeste de deux façons apparemment opposées : d'un côté, l'affirmation et, de l'autre, le déni d'une identité ethnoculturelle spécifique aux Pomaques.

D'après des études récentes d'anthropologie sociale, il est difficile de cerner ce groupe par le biais de son identité, qui reste mouvante et insaisissable^{viii}. Pour certains chercheurs, l'identité pomaque reste « flexible et situationnelle »^{ix}. Plus particulièrement, les chercheurs se sont confrontés à une multitude d'autodéfinitions et de stratégies identitaires qui vont de l'adaptabilité et de la volonté d'atténuer le particularisme face à des environnements hostiles, jusqu'à la revendication explicite d'une identité pomaque ou turque^x. Si l'on déplace notre regard des couches rurales ou urbaines, avec leurs intégrations multiples, vers certains milieux d'intellectuels, nous observons l'émergence, dans les années 1990, d'un discours qui va dans le sens d'une délimitation identitaire. Ces milieux se composent d'instituteurs, de journalistes, d'érudits amateurs, de spécialistes des lettres, voire de chercheurs, provenant aussi bien de la communauté pomaque que de la société majoritaire.

3. La langue comme marqueur identitaire

L'identité qui est en train de s'élaborer ne fait référence à aucun des trois États. En somme, il n'y a pas de société nationale de référence, ni une « mère patrie » liée à ce groupe. L'accent est mis avant tout sur la langue et sur un ensemble d'éléments culturels, en laissant au second plan l'histoire, l'origine et la religion. La langue et le folklore sont les deux éléments que l'on essaie d'exploiter, de valoriser et de mettre en avant dans ce processus de construction identitaire, car ce sont les éléments les moins problématiques, contrairement à l'histoire qui, elle, est vague et facilement modulable au gré des idéologies nationales des trois États. L'origine ethnique et l'histoire de ce groupe transfrontalier, pour obscures qu'elles soient, faute de sources historiques suffisantes, ont constitué la pomme de discorde dans les visées nationalistes des trois pays. Les Pomaques ont été revendiqués tout au long du XXe par des intellectuels Grecs, Bulgares et Turcs^{xi}. Quant à la religion, cet aspect pourrait aussi se révéler problématique dans le processus de construction identitaire. Même si la religion est une marque distinctive par rapport à la société majoritaire, elle rapproche toutefois les Pomaques des Turcs. Compte tenu du fort sentiment anti-turc qui existe au sein de certains milieux pomaques, l'aspect musulman de l'identité occupe une place secondaire. Par ailleurs, l'hétérogénéité confessionnelle des Pomaques, partagés entre une majorité sunnite et une minorité alevi, rend cette tâche encore plus difficile. Par conséquent, vouloir doter la langue d'outils, entreprendre la constitution de corpus écrits consacrés à l'étude et la description du folklore, mettre en place un récit de l'évolution de cette langue, construire un discours portant sur la place du pomaque dans la société actuelle et sur ses rapports avec les autres langues, tous ces objectifs et initiatives deviennent des éléments essentiels dans le processus de construction identitaire.

Dans les pages suivantes, je me focaliserai sur l'examen succinct de quelques aspects d'un ensemble d'ouvrages qui voient le jour depuis 1995 et plus particulièrement sur leur fonction en tant que marqueurs identitaires. En m'appuyant sur les concepts analytiques de la grammatisation (Auroux, 1992: 28) et de l'institution de langues^{xii}, j'ai opté pour un matériau qui ne concerne pas uniquement des grammaires et des dictionnaires, mais qui s'ouvre également à certaines autres catégories d'ouvrages: traités et monographies linguistiques, ouvrages de vulgarisation et manuels de langue font également partie de mon corpus.

Dans son ensemble, mon corpus comprend dix-huit travaux ou ressources électroniques. Les auteurs sont aussi bien pomacophones que grecophones. Plus précisément, il s'agit d'une dizaine de personnes, tout au plus, qui ont fait un travail de linguistique, de lexicographie, de philologie ou de didactique. Indépendamment de la signature qu'ils portent, les ouvrages résultent d'une collaboration ou d'un travail d'équipes mixtes, rassemblant grecophones et pomacophones. Il s'agit en effet d'une rencontre d'initiatives provenant de deux côtés -majoritaire et minoritaire-, même si les motivations et les objectifs ne sont pas toujours les mêmes. A l'origine de ces travaux, se trouvent des initiatives institutionnelles ou privées, initiatives qui entraînent l'implication de pomacophones et de grecophones dans des projets à caractère différent. La majorité de ces travaux sont fondés sur des variétés précises du pomaque qui varie plus ou moins sensiblement selon le village ou la contrée où il est implanté^{xiii}.

Le corpus constitué comprend cinq travaux de lexicographie, trois livres de grammaire, un manuel scolaire et une méthode de langue, trois ouvrages de linguistique et quatre travaux de vulgarisation, où se mêlent glossaires, éléments de grammaire, corpus et éléments ethnographiques.^{xiv} En ce qui concerne les travaux lexicographiques, la classification

n'est pas toujours aisée, car le caractère et le contenu de certains d'entre eux oscillent entre répertoires de mots en ligne, lexiques et dictionnaires. Le caractère non institutionnel ou parfois amateur de la démarche, les motivations ainsi que la formation des auteurs expliquent en partie la nature des travaux. L'essentiel de cette littérature voit le jour à la fin des années 1990. Par la suite, les publications sont plus espacées, mais elles restent régulières.

De cet ensemble assez hétérogène, se dégagent de multiples questions de nature linguistique, épilinguistique et idéologique. Au terme d'un examen attentif de ces questions, je les classerai de façon suivante: i) tout d'abord, des questions portant sur les objectifs des travaux et public visé; ii) ensuite, celles qui portent sur le rapport entre les principes explicites et les méthodes de travail d'un côté, et les données exposées, de l'autre; iii) des questions concernant la constitution et l'usage de corpus, ainsi que l'emploi d'ouvrages auxiliaires; iv) d'autres qui portent sur les langues de description, les langues sources - les langues cibles et le métalangage employé; v) des questions qui concernent le choix de l'alphabet; vi) des prospections ou des spéculations à propos de l'origine ou de l'histoire des locuteurs; vii) et enfin des questions portant sur le rapport du pomaque avec les langues qui l'entourent, en Thrace ou dans les Balkans. Parmi toutes ces questions, je porterai mon attention sur le choix des alphabets, ce qui aidera à comprendre la dimension identitaire d'un grand nombre de ces travaux.

4. Le choix d'alphabets

Lorsqu'on se penche sur l'ensemble du corpus, on constate l'usage de deux ensembles d'alphabets, introduits pendant les années 1995-1998, et confectionnés sur la base des alphabets grec et latin. Progressivement, ils se sont diffusés plus largement pour la transcription des corpus, et on les retrouve également sur Internet ou dans certains articles de journaux. La famille des alphabets latins est prépondérante aussi bien dans mon corpus que plus largement.

Deux auteurs - ou plutôt deux ensembles de travaux - ont retenu mon attention. Il s'agit, premièrement d'un dictionnaire bidirectionnel, d'une grammaire et d'un livre de syntaxe, publiés entre 1995 et 1998 par le *IVe Corps de l'armée grecque* qui siège en Thrace occidentale. Cet ensemble qui comprend cinq volumes (rééditions incluses) est *clairement inscrit dans le cadre d'une politique conçue par l'État et mise en place par ses institutions*. D'après un document confidentiel du ministère des Affaires étrangères, ces initiatives répondent à la volonté de l'État grec « d'accentuer les particularismes des trois groupes linguistiques de la minorité, ce qui découle de la volonté d'éviter l'absorption des Pomaques et des Roms par les minoritaires turcs, une absorption qui pourrait conduire à la création d'une minorité turque compacte »^{xv}. Une partie de la production totale de la période 1995-1998 correspond donc à une planification linguistique avec une motivation et des objectifs bien précis, faisant partie d'une politique plus large concernant la minorité^{xvi}. Le travail, mené sous la tutelle du commandant du IVe Corps, a été amorcé par une équipe de soldats grecophones et pomacophones, spécialisés en lettres modernes ou classiques, en droit ou en sciences de l'éducation. L'essentiel du travail a été effectué par Ritvan Karakhotza qui signe les travaux^{xvii}, tandis que la coordination de l'équipe serait assurée par Antonios Syrigos, juriste, spécialisé en droit international.

L'autre groupe de publications concerne les deux éditions du dictionnaire bidirectionnel, et la grammaire de P. Theocharidis, qui ont vu le jour entre 1995 et 1996^{xviii}. L'auteur est un instituteur grecophone qui a enseigné quinze ans dans la région et qui a effectué ce travail en étroite collaboration avec deux pomacophones, diplômés de l'*Académie Spéciale de Pédagogie de Thessalonique*. Ces travaux, présentés solennellement en 1996 à

Athènes, ont joui d'un accueil très favorable et d'une grande publicité par les médias nationaux. En outre, l'auteur a été primé par l'Académie grecque^{xix}.

Pour ce qui est de l'ensemble des travaux du IV^e Corps de l'armée, l'alphabet utilisé est fondé sur celui du grec. La personne qui a confectionné l'alphabet n'est pas R. Karakhotza, le signataire des ouvrages, mais A. Syrigos, le coordinateur de l'équipe et du projet. Il est intéressant de noter que Syrigos ne vient pas du domaine des lettres ou de la linguistique, puisqu'il a une formation de juriste. Le choix de l'alphabet est justifié dans l'introduction du premier ouvrage publié (Karakhotza, 1996 : page non numérotée). Plus précisément, afin de tenir compte du système phonologique du pomaque, l'alphabet grec a été remanié en s'inspirant d'un alphabet confectionné en URSS en 1926 pour transcrire le démotique et le pontique^{xx}. Il s'agit d'un alphabet qui a été employé, pendant une courte période, dans les Soviets de la Mer Noire, et il a tenu compte dans sa forme des particularités phonologiques du pontique par rapport au démotique. Il est à noter que ces initiatives de l'entre-deux-guerres en Union soviétique n'ont été connues en Grèce que très tardivement, à la fin du XX^e siècle. L'alphabet de Syrigos fournit un certain nombre de solutions, notamment pour la transcription des consonnes du pomaque. D'autres emprunts proviennent de ce que Syrigos appelle les transcriptions populaires du chypriote. En d'autres termes, quelques options du nouvel alphabet tirent leur origine d'une certaine transcription du chypriote dans les milieux populaires. Par conséquent, le problème des particularités phonologiques du pomaque que l'alphabet du grec moderne commun ne parvient pas à rendre a été résolu en recourant à un alphabet réformé, fabriqué pour une autre variété, ou encore par des emprunts aux usages populaires du chypriote.

Le choix de l'alphabet grec dans l'édition des ouvrages du IV^e Corps ne semble pas être le résultat d'une réflexion et d'une décision collectives, ni d'un choix fondé sur des critères strictement linguistiques. Au contraire, on pourrait avancer qu'il est en quelque sorte un choix imposé. Lors de mon entretien avec Karakhotza, ce dernier s'est montré fort critique vis-à-vis de l'emploi de l'alphabet grec qu'il considère insuffisant pour rendre les divers phonèmes du pomaque. Par ailleurs, peu de temps après avoir terminé sa collaboration avec le IV^e Corps de l'armée, Karakhotza a mis en place son propre projet lexicographique, dans lequel il a confectionné un autre système graphique à partir de l'alphabet latin. Ainsi, le choix opéré, lors de ces premières publications, a été dicté soit par une consigne explicite pour l'emploi de l'alphabet grec, soit par une pression indirecte à laquelle l'auteur a dû se plier. D'après Kostopoulos, qui cite un autre extrait du document confidentiel dont il était question plus haut, l'option de l'alphabet serait un choix imposé par l'instigateur politique de cette initiative, c'est-à-dire le Ministère des affaires étrangères (Kostopoulos, 2009 : 178).

En ce qui concerne le second ensemble de travaux, à savoir les dictionnaires de Theocharidis, on observe un emploi parallèle des deux alphabets, grec et latin. Ce dernier suit l'ordre alphabétique grec et il est accompagné d'un tableau de correspondances entre caractères grecs et latins. Theocharidis a vraisemblablement transcrit ses corpus pendant longtemps à l'aide d'une mouture de l'alphabet grec. Toutefois, son alphabet présente des écarts par rapport à celui de Karakhotza. Dans l'introduction de son dictionnaire, l'auteur ne mentionne pas d'alphabets qui lui auraient servi de référence. Étant donné la multitude des alphabets grecs et latins qui ont servi, avant même le XVIII^e siècle, à transcrire le bulgare-macédonien ou d'autres langues slaves des Balkans (Zakhos-Papazahariou, 1972 : 163-164, 173 et 175), il est difficile de se prononcer sur les références de l'auteur. On peut émettre l'hypothèse que l'auteur a procédé à une compilation de différents éléments et caractères.

Malgré les différentes moutures de l'alphabet grec, Karakhotza et d'autres auteurs semblent rester sceptiques quant à sa maniabilité. Ils se rendent compte et déclarent parfois que l'alphabet grec ne convient pas, ou convient mal dans la transcription du pomaque, pour

peu qu'il y ait un remaniement en profondeur. Notons que le remaniement radical de l'alphabet grec est loin d'être une idée neuve ou originale. Cela a bien été le cas dans le passé lointain et la tentative fut réussie. Le cyrillique, issu de l'alphabet byzantin, s'est bien adapté à la phonologie du vieux slave et, grâce à ses réformes ou à ses remaniements, il constitue toujours un instrument efficace pour un ensemble de langues. Il semblerait ainsi que la solution de l'alphabet bulgare constitue la meilleure voie en raison de la proximité phonologique entre les deux langues. Néanmoins, l'alphabet bulgare n'apparaît dans aucun ouvrage ou ressource électronique examinés. Mon corpus reste par ailleurs muet quant à la mise à l'écart de cet alphabet. Lors de mes entretiens avec les auteurs de certains ouvrages, l'argument qui a prévalu était le manque de familiarité des pomacophones grecs avec le cyrillique. L'alphabet grec, malgré ses inconvénients, est commun à tous les enfants scolarisés, voire à toute la population de la région, ainsi qu'aux grecophones qui souhaiteraient apprendre le pomaque. L'alphabet grec, remanié pour transcrire le pomaque, donnerait ainsi un accès plus aisé à cette langue. L'argument est certes valable, mais compte tenu des inconvénients que certains auteurs évoquent, ce choix dissimulerait finalement d'autres motivations, plus implicites.

L'option pour l'alphabet grec opère en effet une rupture nécessaire avec le bulgaro-macédonien, tout en créant un lien symbolique avec la langue grecque. C'est une « rupture nécessaire » aussi bien pour le pomaque, dont les liens avec le bulgare sont bel et bien réels, que pour les différents initiateurs de projets lexicographiques qui apposent ainsi une marque grecque sur une langue non apparentée à ce dernier. D'un autre côté, la préférence pour le latin, de la part de certains, correspond à une volonté de prendre une distance par rapport au grec, mais surtout par rapport au bulgare. L'alphabet latin est bien moins connoté que l'alphabet grec ou cyrillique et, de plus, il impose une certaine distance par rapport au grec et au bulgare à la fois. Cette distance devient encore plus importante pour autant qu'il parvient à marquer l'écart avec le second. En effet, dans la mesure où le pomaque est considéré, notamment par les linguistes bulgares, comme un dialecte bulgare, le choix de l'alphabet latin constitue, au niveau symbolique, la rupture du cordon ombilical qui le relie à ce dernier. Instituer une nouvelle langue passe entre autres par l'institution d'un alphabet qui rompt avec la tradition du bulgaro-macédonien. Par ailleurs, ce cas n'est pas unique dans le contexte grec, où l'on a observé des situations semblables dans la période de l'entre-deux-guerres^{xxi}. Toutefois, la question de l'alphabet n'est pas résolue: des voix s'élèvent contre l'emploi de l'alphabet latin, certains pomacophones soutiennent ouvertement l'emploi de l'alphabet grec, tandis que d'autres n'hésitent pas à introduire des textes ou des corpus bi-alphabétiques, c'est-à-dire en latin et en cyrillique à la fois. Mais, même si l'on reconnaît que l'alphabet latin est prépondérant dans les travaux spécialisés et dans l'usage courant, d'autres questions surgissent à l'horizon du chercheur: les variantes de l'alphabet latin ainsi que leur origine touchent à des questions aussi bien linguistiques qu'idéologiques. Et la situation concernant l'usage des alphabets devient encore plus complexe si, aux choix que je viens d'exposer, on ajoute les pratiques scripturales des Pomaques bulgares, turcs ou autres.

L'emploi de tel ou tel alphabet est certes lié à de questions de standardisation, mais il renvoie également, d'une manière plus indirecte, à la question de l'intégration du pomaque dans un ensemble linguistique plus large. Même si la parenté entre le pomaque et le bulgare ne fait pas de doute pour nos auteurs, la perception de ce lien exerce une certaine influence sur la nomenclature et sur les termes employés pour définir les rapports du pomaque avec les autres langues slaves des Balkans.

5. Conclusion

Si l'on regarde l'ensemble des dictionnaires, grammaires, manuels scolaires et études sur le pomaque, publiés depuis 1995, nous constatons que leur contenu n'est pas toujours compatible avec les pratiques et les principes scientifiques. La publication de cet ensemble de travaux me paraît constituer un acte politique et elle implique des choix qui sont loin d'être neutres. Les diverses initiatives éditoriales, les projets qui visent l'étude et la description du pomaque, le débat qui accompagne ces éditions produisent un discours identitaire, tantôt explicite, tantôt implicite. En même temps, la construction d'une connaissance sur le pomaque, qui dépasse les milieux des spécialistes et qui est réélaborée par un public lettré plus large, contribue à la mise en place d'un marqueur identitaire plus ou moins net. En définitive, le discours produit contribue à une visibilité croissante et à une mise en exergue des traits particuliers qui distinguent ce groupe du reste de la minorité musulmane, et notamment des Turcs. L'institution de cette langue est en effet un élément capital dans le processus de construction identitaire d'un groupe à l'identité mouvante et assez souvent insaisissable.

BIBLIOGRAPHIE

- AARBAKKE Vemund, 2000, *The Muslim Minority of Greek Thrace*, Ph.D. Dissertation, University of Bergen
- AUROUX Sylvain, 1992, « Introduction. Le processus de grammatisation et ses enjeux », dans Sylvain AUROUX (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, Tome 2, Liège, Mardaga, pp. 11-64
- BALIBAR Renée, 1993, *Le colinguisme*, Paris, PUF
- BRANCA-ROSOFF Sonia, 2001, « Renée Balibar: De l'institution des langues à leur universalisation », dans Sonia BRANCA-ROSOFF (éd.), *L'institution des langues: autour de Renée Balibar*, Paris, MSH, pp. 1-24
- ELOY Jean-Michel, 2001, « Quelques points de débat sur le colinguisme. L'émergence des langues régionales », dans Sonia BRANCA-ROSOFF (éd.), *L'institution des langues: autour de Renée Balibar*, Paris, MSH, pp. 79-90
- ILIADIS Christos, 2012, *The Turkish-Muslim minority of Greece: 'Confidential' discourses, reciprocity and minority subjectivity during the emergence of the policies of discrimination (1945-1966)*, Ph.D. Dissertation, University of Essex
- IOANNIDOU Alexandra, VOSS Christian, 2001, « Kodifizierungsversuche des Pomakischen und ihre ethnopolitische Dimension », dans *Die Welt der Slaven*, 46, pp. 223-250
- FRANGOPOULOS Yannis, 2006, « Τοπικό και παγκόσμιο: Κοινωνικές, οικονομικές και πολιτισμικές διαστάσεις της μετάβασης για τους Πομάκους της συνοριακής ζώνης της Ξάνθης » [« Local and Global: Social, Economic and Cultural Dimensions of Transition in the Pomaks of Xanthi's Border Zone »] dans *Aeichoros*, 5(1), pp. 92-121
- KARAKHOTZA Ritvan, 1996, *Πομακικό-ελληνικό λεξικό* [Dictionnaire pomaque-grec], Xanthi, IVe Corps de l'armée
- KARAKHOTZA Ritvan, 1998, *Ελληνικό-πομακικό λεξικό* [Dictionnaire grec-pomaque], Xanthi, IVe Corps de l'armée
- KOSTOPOULOS Tasos, 2009, *Το "Μακεδονικό" της Θράκης. Κρατικοί σχεδιασμοί για τους Πομάκους (1956-2008)* [La "question macédonienne" de Thrace. Plannification d'État pour les Pomaques (1956-2008)], Athènes, Vivliorama
- MICHAÏL Domna, 2003, « From 'Locality' to 'European Identity': Shifting Identities among the Pomak Minority in Greece », dans *Ethnologia Balkanica*, 7, pp. 140-157
- MICHAÏLIDIS Iakovos, 1996, « Minority Rights and Educational Problems in Greek Interwar Macedonia: The Case of the Primer "Abecedar" », dans *Journal of Modern Greek Studies* 14(2), pp. 329-343
- PΑΡΑΔΙΜΙΤΡΙΟΥ Panagiotis, 2013, *Λαλιές των Πομάκων της ελληνικής Ροδόπης. Περιφερειακή αναλυτική σλαβική και μουσουλμάνοι ομιλητές στη Νοτιοανατολική Ευρώπη*, [Les parlers des Pomaques des Rhodopes grecs. Langue slave analytique de périphérie et locuteurs musulmans dans le Sud-Est européen], 3 tomes, Institute for Balkan Studies (IMXA), Thessalonique
- THEOCHARIDIS Petros, 1996, *Πομακοελληνικό Λεξικό* [Dictionnaire pomaque-grec] Thessalonique, Egiros
- TROUBETA, Sevasti, 2001, *Κατασκευάζοντας ταυτότητες για τους Μουσουλμάνους της Θράκης. Το παράδειγμα των Πομάκων και των Τσιγγάνων* [Construire des identités pour les musulmans de Thrace: l'exemple de Pomaques et des Gitans], Athènes, Kritiki
- TSIBIRIDOU Fotini, 2000, *Les Pomak dans la Thrace grecque. Discours ethnique et*

pratiques socioculturelles, Paris, L'Harmattan

- ZAKHOS-PAPAZAHARIOU Evaggelos, 1972, « Babel balkanique. Histoire politique des alphabets utilisés dans les Balkans », dans *Cahiers du monde russe et soviétique*, 13(2), pp. 145-179.

- i Le pomaque est-il une langue ou un dialecte? Je n'ai certes pas l'intention de trancher sur cette question qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. Dans le cadre de cet article, j'emploie le terme « langue pomaque », compte-tenu du fait que cette variété est relativement décrite et qu'on peut constater les premières tentatives de prescription et de constitution de corpus écrits.
- ii Sur l'ensemble de la population grecque cela représente *approximativement* de 0,13% à 0,27% ou de 2,5 à 5% dans la région administrative de la Thrace occidentale.
- iii Les Pomaques de Bulgarie seraient de 120.000 à 200.000 selon les différentes estimations, tandis qu'en Turquie, il est bien plus difficile d'avancer une fourchette de chiffres. Leur nombre, allant de quelques milliers à deux ou trois cent mille selon les différentes sources, varie selon un ensemble de critères ou de faits qui nous semblent souvent arbitraires ou difficiles à vérifier. Notons cependant qu'il convient toujours d'être prudents avec les chiffres et les statistiques grecques, bulgares ou turques, car très souvent ils sont avancés à des fins politiques ou idéologiques.
- iv Pour une analyse critique et bien documentée de l'histoire de la minorité depuis 1923, voir la thèse de doctorat de Vemund Aarbakke, *The Muslim Minority of Greek Thrace*, Bergen University, 2000 et notamment les pages 89-124.
- v Jusqu'au milieu des années 1970, la minorité dans sa totalité (Turcs, Pomaques, Roms) est considérée *de facto* par les autorités grecques en tant que minorité turque. Cette situation était couplée par un enclavement territorial des villages pomaques, considérés comme une zone militaire sensible, et cela jusqu'au début des années 1990.
- vi Sur la politique de discriminations vis-à-vis de la minorité, voir la thèse de doctorat de Christos Iliadis, *The Turkish-Muslim Minority of Greece: 'Confidential' Discourses, Reciprocity and Minority Subjectivity During the Emergence of the Policies of Discrimination (1945-1966)*, University of Essex, 2012 et notamment pp. 242-299. En ce qui concerne la politique de l'État grec vis-à-vis des Pomaques depuis 1956, voir T. Kostopoulos, *La "question macédonienne" de Thrace. Planification d'État pour les Pomaques (1956-2008)* (en grec), Athènes 2009. Même si ce dernier ouvrage a un caractère engagé, il demeure un travail de grande qualité, qualifié par une abondante documentation, par sa rigueur méthodologique et par sa précision.
- vii Ce désenclavement s'est manifesté entre autres avec l'intensification des migrations multidirectionnelles (Fangopoulos, 2006 : 112-117), la densification du réseau scolaire, la libre circulation des personnes et des idées.
- viii Les études d'anthropologie sociale qui ont été menées depuis 1995 ont fourni des interprétations variées, mais assez convergentes au sujet de la construction identitaire. Parmi les travaux qui se sont démarqués par leur caractère scientifique, notons à titre indicatif ceux de F. Tsibiridou (*Les Pomak [sic] dans la Thrace grecque. Discours ethnique et pratiques socioculturelles*, Paris, 2000), D. Michail (« From 'Locality' to 'European Identity': Shifting Identities among the Pomak Minority in Greece », *Ethnologia Balkanica*, 2003) et S. Troubeta (*Construire des identités pour les musulmans de Thrace* (en grec), Athènes, 2001).
- ix « Their Muslim religion, Slavic language, their socio-economic marginalization over a long period of time, and the fact that ethnically they have been claimed by three different countries, have created a rather more situational, flexible ethnicity among them, adapted to a variety of inter-group interactions and corresponding to changes in their environment », cf. D. Michail, *art.cit.* p. 146.
- x « Ce n'est que très récemment, au début des années 1990, que deux nouvelles tendances opposées apparaissent chez eux, en territoire bulgare et en territoire grec (mais là, pas avant 1987), à savoir : l'invention d'un discours sur les origines d'une identité pomak [sic] et sa projection sur une identité ethnique ou, au contraire, son rejet au profit d'une identification avec les musulmans qui se déclarent Turcs », F. Tsibiridou, *op.cit.* pp. 12-13.
- xi Des études d'histoire, d'ethnologie, de linguistique et d'anthropologie ont tenté d'établir des origines ethniques qui remontent à des tribus gréco-thraces ou turques ou de démontrer le caractère superficiel de l'intégration religieuse en plaidant, pour des assimilations et des conversions plus ou moins forcées, en se fondant sur des arguments douteux, voire parfois grotesques. Pour un aperçu des différentes thèses, de part et d'autre, voir S. Troubeta, *op.cit.*, pp. 80-87.
- xii Concept forgé par R. Balibar (*Le colinguisme*, Paris, 1993), *l'institution de langues*, désigne le processus de création de langues écrites par des actes volontaires et politiques. Il s'agit d'un processus qui amène à l'attribution d'un statut socio-politique aux langues instituées et d'une dimension idéologique essentielle. Comme S. Branca-Rosof note, « la mise par écrit d'un parler met en jeu une représentation consciente qui favorise l'émergence d'un mode abstrait de régulation et de rationalisation auquel participent par la suite les imprimeurs, puis les lexicographes et les grammairiens. Les langues apparaissent alors dans les grammaires comme des entités bien définies, unifiées au-dedans, et dissociées des autres langues à l'extérieur. [...] L'identité des langues instituées se forge à la rencontre des autres langues par un double mouvement de différenciation et d'emprunts. » S. Branca-Rosof, « De l'institution des langues à leur universalisation », dans S. Branca-Rosof (éd.), *L'institution des langues: autour de Renée Balibar*, Paris, 2001, p. 6. A propos du concept de colinguisme, appliqué dans le cadre d'étude des langues régionales, voir aussi J.-M. Eloy, « Quelques points de débat sur le colinguisme. L'émergence des langues régionales », dans le même volume collectif de S. Branca-Rosof.
- xiii A l'heure actuelle, l'ouvrage linguistique le plus documenté et présentant des gages scientifiques, qui fournit une vision détaillée du pomaque de la Thrace occidentale est celui de P. Papadimitriou, (*Les parlers des Pomaques des Rhodopes grecs* (en grec), Thessalonique, 2013). En dehors dudit ouvrage, qui étudie l'ensemble des variétés du pomaque, les autres sont fondés sur une seule ou sur quelques-unes d'entre elles. L'origine géographique de l'auteur ou du principal collaborateur fonctionne comme critère principal pour le choix de la variété étudiée. Par conséquent, lorsqu'on parle de dictionnaires ou de grammaires du pomaque, il y a nécessairement une abstraction: il s'agit en effet de variétés bien précises, parlées en Thrace occidentale.
- xiv Kostopoulos consacre plusieurs pages de son livre (*La "question macédonienne" de Thrace... op.cit.*, pp. 155-169 et 175-178) à la question de la mise en place des premiers travaux. Il expose l'historique d'une série d'initiatives et met

notamment en exergue l'enjeu politique et la dimension idéologique de celles-ci.

- xv ΑΠΦ 1150.600/ΑΣ 809, 17/7/1996, ΥΠΕΞ, Α2 ΔΔΣ/ - Département des questions minoritaires du ministère des Affaires Étrangères. L'extrait est cité dans l'article du quotidien *Eleftherotypia* (« La convention fantôme », 11/6/2006). L'article est signé par « Iospress » qui est en effet une équipe de journalistes dont fait partie T. Kostopoulos.
- xvi Toutefois, la politique de soutien direct aux initiatives pomaques a été révisée et un autre projet bien plus ambitieux, linguistique et éducatif à la fois, a été mis en place à la fin des années 1990.
- xvii Aux lignes qui suivent, il sera question des deux volumes du dictionnaire (pomaque-grec et grec pomaque), publiés par le IV^e Corps de l'armée.
- xviii Ici, il sera question du *Dictionnaire pomaque-grec*, qui a été publié à Thessalonique en 1996.
- xix En ce qui concerne la « teneur scientifique » des travaux du IV^e Corps de l'armée et de P. Theoharidis, voir l'article de A. Ioannidou et C. Voss, « Kodi fizierungsversuche des Pomakischen und ihre ethnopolitische Dimension », *Die Welt der Slaven*, 46, pp. 236-245.
- xx Le démotique est une variante littéraire du grec moderne commun d'où est issu le grec moderne standard. Le pontique était une variété dialectale du grec moderne parlé autour de la Mer Noire et notamment sur sa rive sud, avant 1922. Il est actuellement en voie de disparition.
- xxi Il s'agit bien de l'*Abecedar*, le manuel scolaire pour l'apprentissage du macédonien, mis en place par l'État grec, en 1925 (cf. I. Michailidis, « Minority Rights and Educational Problems in Greek Interwar Macedonia: The Case of the Primer "Abecedar" », dans *Journal of Modern Greek Studies* 14(2), 1996, pp. 329-343).